

un aspect généralement peu souligné dans les publications multiples de ce centenaire.

Jean-Marie Mouthon

Album amicorum, Piemiņas albumu kolekcija (16.-19. gs.) Latvija Universitātes Akadēmiskajā bibliotēkā, Rokrakstukatalogs,
 = *Die Stammbücher der Akademischen Bibliothek der Universität Lettlands (16.-19. Jh.), Handschriftenkatalog,*
 Sastādījusi/Zusammengestellt von Aija Taimiņa,
 Rīga, LU Akadēmiskaispāgāds, 2013, LXXXIX-365 p., ill.

Au Moyen-Âge et au début de l'âge moderne, le territoire de la Lettonie actuelle a appartenu au royaume de Danemark, à l'Ordre teutonique, à la grande-principauté de Lithuanie, au royaume de Pologne, au royaume de Suède et enfin à l'Empire russe. Le christianisme y fut propagé, puis imposé sur l'ensemble du territoire par l'Ordre teutonique, qui agissait conformément à ses intérêts politiques et surtout commerciaux. En la matière la bourgeoisie allemande qui s'y est établie a servi d'exemple à la population. À la fin du XV^e siècle, le territoire faisait déjà partie du réseau culturel des villes germanophones de la mer du Nord : les jeunes du pays fréquentaient les universités occidentales, surtout allemandes. Quelques-uns visitèrent également l'Italie. Les établissements ecclésiastiques du territoire ne manquèrent pas de fonder des bibliothèques. Dès la seconde moitié du XV^e siècle nous y reconnaissons une véritable collection humaniste. Reinhold Soltrump (Reynoldus Saltrump), fils d'un échevin, ecclésiastique, avait poursuivi des études de droit à Leipzig, avant de rentrer en 1477 à Riga, où il s'entoura d'un petit cercle bibliophile. Illustrateur (*illuminator*) à ses heures, il décorait ses propres livres. Il avait collé dans les volumes de sa collection des estampes imprimées vers 1470 dans plusieurs villes allemandes, puis les avait peintes (Aija Taimiņa, « 15. gādsimta metālagriezumažeb 'skrošu' gravīras un Rīgaspatricieša Reinholda Soltrum pagrāma tulikte », *Mākslas Vēsture un Teorija*, 2004, n° 2, pp. 5-19).

Les idées de la Réforme se sont rapidement répandues à Riga. Au moment où Martin Luther invitait les villes allemandes à fonder écoles, bibliothèques et imprimeries, l'une des premières bibliothèques à usage public – s'appuyant sur les collections des franciscains et dominicains expulsés – fut fondée à Riga (*Bibliotheca Rigensis*, 1524). La bibliothèque développa une collection importante de livres mais fut hélas victime de plusieurs incendies. Au total 500 volumes (dont 261 incunables) en ont été conservés, à travers l'histoire tumultueuse du pays. Nous pouvons identifier à Riga un vrai représentant de

l'exigence de la « bibliothèque idéale », si caractéristique des Lumières (Aija TaimiĀĒa, « Ideālas bibliotēkās vizija 18. gs. izskāna: Kristofa Haberlanda un Johana Kristofa Berensa veltījums sav », *MākslasVēsture un Teorija*, 2007, n° 8, pp. 62-71) : il s'agit de l'homme d'affaires franc-maçon Johann Christoph Berens (1729-1792), grand mécène de la bibliothèque de la ville qui, à la faveur de ses donations, s'efforça d'en faire une collection digne des exigences de ses concitoyens. Elle fera l'objet en 1792 d'une première évaluation savante, publiée par le théologien luthérien Karl Gottlob Sonntag dans son histoire littéraire de la Livonie (*Beyträge zur Geschichte und Kenntniß der Rigischen, Allen patriotischen Mitbürgern gewidmet*, Riga, Julius Conrad Daniel Müller, 1792).

L'intérêt du public et des chercheurs pour l'histoire et le fonds de la bibliothèque a également été éveillé par la publication, au XIX^e siècle, des documents relatifs à sa fondation (*Bibliotheksordnung für die Stadtbibliothek zu Riga*, Riga, Müllersche Buchdruckerei, 1879). La phase suivante de son histoire est marquée par l'organisation du catalogue de la collection en volumes thématiques. Le premier tome contient la description des livres de droit (*Katalog der Juristischen Abtheilung der Rigaschen Stadtbibliothek*, Bde 1-2, Riga, L. Weyde, 1874-1882), et le deuxième la médecine (*Bibliotheca Rigensis, sectio medica*, Vorrede von Eugen von Bochmann, Riga, Haecker, 1891). La reconstruction systématique de l'histoire de la bibliothèque, ouvrage de Nikolaus Busch, a vu le jour entre les deux guerres mondiales, dans la brève période d'indépendance politique de la Lettonie (*Nachgelassene Schriften*, Bd. 2. : *Die Geschichte der Rigaer Stadtbibliothek und deren Bücher*, Riga, 1937).

Le 450^e anniversaire de la fondation de la bibliothèque fut célébré pendant la période soviétique, en 1974, à l'occasion d'un colloque dont les actes ont été publiés (*Biblioteke 450 K jubileju Fundamental'noj Biblioteki Akademii Nauk Latvijas SSR, – 450 Jahre einer Bibliothek, Zum Jubiläum der Fundamentalen Bibliothek der Akademie der Wissenschaften der Lettischen SSR, 1524-1974*, Red. kollegija V. P. Allen, Eduard M. Arājs, Riga, Akademija Nauk Latvijas SSR, 1974).

Le catalogue des incunables de la bibliothèque fut publié dans les premières années de la République lettone désormais indépendante. Il s'agit d'un ouvrage de grande qualité, qui fournit les descriptions des exemplaires en langues lettone, russe et allemande (*Incunabula Bibliothecae Rigensis, Katalogs*, Sastādītāja Rūta Astra Jēkabsona, Rīga, Zinātne, 1993). La bibliothèque a également publié une présentation, plus touristique que scientifique, de son histoire (Venta Kocere, *Latvian Academic Library*, Rīga, Latvijas Akadēmiska Bibliotēkā, 1993, 2^e éd. 1996 ; 3^e éd. 2000). Par la suite, quelques éléments de synthèse historique relatifs à la collection ont été publiés dans des revues internationales (Ojar Sander, « *Bibliotheca Rigensis und ihre Bücher 15. bis 18. Jahrhundert* », *Nordost-Archiv*, IV, 1995, pp. 203-211) et, surtout, la commémoration du

480^e anniversaire de la fondation de la Bibliothèque fut l’occasion d’un colloque dont les travaux ont été rassemblés dans un important volume (*Bibliotheca Rigensis 480, Latvijas Akadēmiska Bibliotēkā gādsim tuliecībās*, Sastādītajas Dagnija Ivbule, Rīga, Latvijas Akadēmiska Bibliotēkā, 2004).

De nos jours, la collection – bibliothèque de l’Académie de Lettonie – est placée sous la surveillance de l’Université de Riga. Le sort de cet élément important du patrimoine septentrional européen dépend des évolutions du système des bibliothèques lettones. Aija Tamina ne doit pas avoir beaucoup de temps à consacrer à la recherche, puisqu’elle est la seule responsable du catalogage de ce fonds considérable. Pourtant, chercheuse savante et engagée, spécialiste de l’histoire de sa bibliothèque mais également de l’histoire européenne du livre, elle fait preuve, dans ce catalogue consacré aux « *Albums amicorum* », d’une maîtrise des sources impressionnante. L’ouvrage donne à voir une collection exceptionnelle de 28 « albums », utilisés par leurs propriétaires entre le XVI^e siècle et le début du XIX^e siècle. Aija Tamina a eu l’idée logique et naturelle – mais malheureusement assez inhabituelle dans la pratique bibliothécaire – de compléter cette collection de 110 feuillets portant des notes « albumesques ». Ces vestiges d’albums demeurent dignes d’intérêt même si l’on ignore à qui ils ont appartenu.

La description des documents est fort détaillée, et en deux langues (allemand et letton) : biographie des propriétaires des albums, intégrant toutes les sources archivistiques que la recherche a mis au jour pour les identifier ; liste des annotateurs, date et lieu des annotations ; nature des rapports entre l’annotateur et le propriétaire de l’album. Chaque fois que cela est justifié, on donne également une description des éléments iconographiques et de la reliure.

Le catalogue et les index ont la qualité et la précision du travail bibliothécaire. La richesse de l’introduction, par ailleurs, démontre que l’auteur est également un chercheur affermi. On y lira une histoire de l’usage de l’*album amicorum/Stammbuch*, des premiers siècles des temps modernes jusqu’aux évolutions actuelles du genre. L’auteur évoque plusieurs exemples baltiques ou nord-européens ignorés des études anglaises, allemandes, italiennes, françaises ou espagnoles sur le sujet. La liste des ouvrages consultés est riche d’enseignement ; elle montre aussi les difficultés que les savants lettons peuvent rencontrer dans leur accès à la littérature spécialisée internationale. De nombreuses remarques et analyses de détail illustrent la profondeur des connaissances de l’auteur dans le domaine de l’histoire de l’art, et contribuent à une meilleure compréhension de l’ornementation et de l’enluminure des albums. L’introduction peut également se lire comme une brève histoire de la littérature lettone de voyage, qui reconstitue l’itinéraire de plusieurs voyageurs, analyse leurs réseaux personnels et le rôle économique ou culturel qu’ils ont pu jouer à leur retour dans le pays.

Enfin, le catalogue des *album amicorum* de la bibliothèque de l'Académie de Riga est un remarquable objet, dont le format évoque directement celui des œuvres étudiées. Imprimé sur un papier de grande qualité, élégamment et abondamment illustré, il est – comme les albums eux-mêmes – une belle manifestation de la volonté de créer un monument *aere perennius*.

István Monok (Académie des sciences, Budapest)

Pascal Arnaud,

Gérer une maison d'édition,

Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014, 221 p.

Rien de plus facile que de devenir éditeur, qu'on appose ou non son patronyme sous celui d'un auteur sur une couverture et une page de titre ; rien de plus facile que de disparaître, l'auteur ou son frère de clavier trouvera sans grande difficulté un autre éditeur, puisque tout se publie, si tout ne se vend pas. La gestion d'une maison d'édition s'avère donc aussi essentielle que celle d'une librairie ou de n'importe quel commerce, et c'est en gestionnaire que l'auteur de ce petit livre traite de la question. Il est à la fois éditeur d'une maison au nom poétique – « D'un noir si bleu »¹ – et intervenant dans divers masters en métier de l'édition, après avoir eu des activités de direction financière dans plusieurs entreprises. Il affirme d'emblée que « L'édition est une activité magique » et affiche le profil de son lecteur potentiel : un petit éditeur ou un éditeur de création (p. 7), mais aussi d'autres personnes qui travaillent dans l'édition, ce qui m'autorisait à le lire. Il aborde la question de la gestion non en tant que magicien, mais en pragmatique qui s'interroge d'abord sur le prix du livre, après avoir rappelé la définition fiscale du livre pour la Direction générale des impôts (circulaire 3C-14-71 du 30 décembre 1971), ainsi que celle du livre numérique par la loi n° 2011-590 (article 1), quarante ans plus tard : le livre est ainsi conçu comme œuvre tant sur support papier que sur support numérique, en rappelant des éléments légaux souvent négligés. En s'appuyant sur une étude conjointe du Syndicat de la librairie française, du Syndicat national de l'édition et de la Direction du livre et de la lecture de mars 2007, il indique que la part de l'éditeur dans le prix du livre est de 15 %, celle de la fabrication de 16 %, la fameuse clef de 6 (coefficient multiplicateur de 6.25, pp. 30 et suiv.) pondérée par le prix du marché (p. 17) : il s'agissait déjà des chiffres que me donnait mon prédécesseur, quand il m'a intéressé à l'édition d'érudition en 1990 et 1991, et ceux que

¹ On pourrait penser que P. Arnaud n'a pas griffé sa production de son nom, mais à relire le poète, « A noir... O bleu », on pourrait se demander s'il n'a pas biffé les consonnes de son nom pour n'en retenir que deux sons.